

## ***Le service militaire : produire des “vrais hommes”***

### ***Transcription de la discussion avec Angeliki Drongiti***

**Programme PRESAGE** : Bienvenue dans Genre, etc., le Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po.

L'actualité géopolitique récente a beaucoup mentionné la guerre, les armées, et le service militaire. Dans le contexte de la guerre menée par la Russie en Ukraine, en juillet 2022, le ministre letton de la Défense a annoncé la restauration d'un service militaire obligatoire pour les hommes, qui avait disparu il y a 15 ans dans ce pays.

La conscription - c'est-à-dire le service militaire obligatoire - existe dans environ 25 pays du monde : ces États réquisitionnent une partie de leur population qui doit effectuer un service militaire obligatoire pour servir ses forces armées. C'est notamment le cas de la Grèce où le service militaire est une obligation légale pour les jeunes hommes depuis 1830.

Angeliki Drongiti est chercheuse post-doctorante à l'Université Cergy Paris. Elle vient de publier un article dans la revue “Travail, genre et sociétés” dans lequel elle explique en quoi cette conscription, qui constitue une étape incontournable dans la vie sociale des hommes grecs, leur apprend en fait la virilité.

Bonjour Angeliki Drongiti,

**Angeliki Drongiti** : Bonjour

**PRESAGE** : Pour commencer est-ce que vous pourriez nous en dire plus sur ce service militaire obligatoire : comment est-ce qu'il s'organise ? Et qu'est-ce qu'on y fait pendant 9 mois ou 1 an ?

**Angeliki Drongiti** : Merci pour la question. Alors, le service militaire dont je vais vous parler c'est le service militaire que j'ai connu grâce à ma recherche doctorale qui portait sur les suicides des appelés grecs dans cette période de conscription. A partir de 2021 pour des raisons dont on peut discuter le service a augmenté : c'est passé de 9 mois à 1 ans. Donc toutes les données que je vais partager avec vous correspondent à la période de 9 mois.

En général le séjour dans les casernes se passe dans des conditions très particulières puisqu'il s'agit d'une institution assez particulière : l'armée. Et on peut en général couper cette période en trois étapes.

Donc il y a une période introductive où l'individu il va passer ce qu'on appelle dans le jargon militaire “la période de militarisation” où les appelés sont invités à devenir des soldats. Ils apprennent les codes, le jargon, les façons de faire, et cetera. Ils quittent tout élément qui vient de la vie civile : donc l'apparence extérieure et cetera. Ils vont soumettre leurs documents civils comme la pièce d'identité aux services de l'armée, ils vont récupérer des documents militaires. Pendant cette période, on apprend à marcher, à même chanter, à ramper, à manipuler des armes.

Et il y a une deuxième période qui est une période de mutation plus ou moins obligatoire pour les appelés. Une mutation qui s'effectue vers les régions frontalières, c'est-à-dire les îles proches de la Turquie, la région du nord en Bulgarie, Albanie, et cetera. C'est une étape qui est considérée la plus compliquée par les conscrits - au moins ceux qui ont partagé leur

expérience avec moi - puisqu'ils se trouvent dans des camps et des casernes très isolés, très chargés, avec beaucoup de tâches.

Et alors il y a une troisième période c'est l'étape de retour vers une caserne proche de son lieu de résidence. Alors en termes de contenu ce qu'on fait là dedans, on a des activités, des exercices physiques, psychologiques, pour endurcir les corps, là on rejoint tous les travaux de Jeanne Teboul, Anne-Marie Devreux, et toutes les féministes qui ont démontré en fait comment on fabrique les hommes dans les casernes. Et en même temps on va avoir des tâches qui sont plutôt liées à la vie militaire : maniement des armes, tomber par terre, s'entraîner pour la guerre ; y compris des activités qu'on ne peut pas catégoriser en tant que telles, il s'agit plutôt de violences subies, psychologiques et physiques.

**PRESAGE** : Et vous avez un petit peu commencé à en parler, dans votre article vous qualifiez ce service militaire d'"école de virilité". Est-ce que vous pourriez nous expliquer un petit peu plus en détail ce que ça recouvre ?

**Angeliki Drongiti** : Oui, c'est l'objectif de l'article et la phrase est empruntée à Christel Coton : elle l'utilise lors d'une publication en 2009 si je ne trompe pas. Alors pourquoi ce choix ? Alors il y a deux raisons pour lesquelles je pense que cette phrase - et je vous remercie de l'avoir repérée parce qu'elle est vraiment parlante - à la fois parce que les personnes auprès desquelles j'ai enquêté - une quarantaine d'appelés et militaires de profession - ils qualifiaient en fait ces vies dans les casernes comme une école, donc c'est un apprentissage, c'est une période où on nous fournit des éléments et on nous propose des activités qui vont nous permettre d'avoir des connaissances acquises sur l'armée, la guerre et aussi le genre. Et alors c'est ça le lien avec la virilité si vous me permettez.

Et puis comme je vous ai dit tout à l'heure, ce qu'il se passe dans les casernes quand les entrées, les portes, sont fermées, c'est un véritable entraînement aux rôles masculins et surtout au rôle de dominant.

J'ai évoqué tout à l'heure un peu les activités, j'aimerais bien y revenir un peu plus. Durant toute la période du service militaire les hommes grecs ils sont invités à faire preuve d'une soumission et une discipline qui n'est pas tout à fait la même que celle de la vie civile. Et aussi les activités, comme les activités liées à la guerre et cetera, elles ne sont pas du tout associées à leur vie précédente. C'est une institution particulière, certainement, c'est une institution qui offre, qui fournit aux individus qu'elle englobe une formation très particulière sur comment jouer un rôle hétéro-viril : comment devenir des hommes proches des stéréotypes, des scripts du genre stéréotypés.

**PRESAGE** : Donc une école pour s'approcher d'une sorte d'idéal masculin ?

**Angeliki Drongiti** : C'est bien ça. C'est bien ça. Et c'est intéressant qu'on l'appelle "école" parce que le moment de la conscription est très proche des 18 ans, elle est vraiment une extension, c'est un moment d'extension en fait de son apprentissage scolaire. Et pendant cette période on a aussi des courants un peu théoriques sur comment se comporter, le code civil, le droit et les obligations et cetera. Donc c'est un véritable prolongement de l'institution scolaire.

**PRESAGE** : Et vous qualifiez aussi le service militaire d'institution totalitaire. Est-ce que vous pourriez nous expliquer ce que c'est ce concept et pourquoi est-ce que c'est une institution totalitaire ?

**Angeliki Drongiti** : Alors, moi je privilégie l'usage de totalitaire pour des raisons qui ont à faire avec la connotation du terme par rapport à sa première traduction. Il s'agit d'un concept de Erving Goffman, de l'École de Chicago dans les années 70, qui fait référence à des institutions qui ont une certaine particularité. Donc ce sont des institutions qui ferment leurs portes en englobant les individus, donc en l'enfermant à l'intérieur, dont les caractéristiques sont des caractéristiques similaires : donc ça peut être la prison, ça peut être le navire, ça peut être les casernes, les hôpitaux psychiatriques, et cetera, et que chacun de ces types d'activité ils sont catalogués par Goffman d'une manière très détaillées, et cetera.

Donc moi je fais ce choix là parce que je pense que les activités auxquelles on invite les appelés - on leur donne, on n'invite pas, on leur impose - elles ont un caractère totalitaire. Donc les individus sont sous l'emprise totale de l'institution et c'est pour ça que je privilégie l'usage de "totalitaire" à la place de "totale".

Pourquoi je parle de ça ? C'est un débat grand et important dans la sociologie actuelle, surtout entre les chercheurs et chercheuses qui travaillent sur, dans, pour, par, les institutions militaires. Est-ce qu'on est toujours dans ce modèle là ? Est-ce que le modèle a évolué dans le temps et dans l'espace ? Est-ce que le retour de la conscription va faire des effets ? C'est à suivre cette affaire...

Pour l'état de l'armée de terre grecque, il s'agit d'une institution assez anachronique - et je vais vous expliquer pourquoi je dis ça - je pense que le concept y correspond très bien, et ça a été prouvé par l'enquête de terrain que j'ai menée. Et je parle d'anachronisme d'une manière à la fois par rapport aux autres institutions européennes : on est pas du tout sur la même ligne, les autres sociétés ont déjà aboli la conscription, pour la Grèce on la maintient toujours pour des raisons qui sont géopolitiques, sociales, y compris de l'ordre du genre. Et en même temps c'est anachronique par rapport à la société grecque. C'est-à-dire les individus qui entrent dans la caserne, ils vivent dans une autre temporalité socio-politique que les civils en fait.

**PRESAGE** : Et vous venez un petit peu de parler de votre terrain. Votre travail de recherche, il s'appuie en fait sur 40 entretiens qualitatifs. Ça veut dire que vous avez rencontré, vous avez discuté avec 40 hommes, à la fois des hommes qui étaient appelés et à la fois des militaires de carrière. Comment est-ce que vous, une femme civile, une chercheuse, une sociologue, est-ce que vous avez été perçue et reçue pendant ce terrain ?

**Angeliki Drongiti** : Alors, comment aborder cette question... Je pense que je vais commencer par une généralité qui s'applique à toutes les recherches en sciences sociales : il n'y a jamais une entrée favorable, on cherche à la créer, à la repérer, à la traverser même. Donc on peut se trouver dans un terrain très "facile" d'emblée mais qui se transforme en terrain difficile. Pour mon cas, j'ai réussi à entrer dans l'institution militaire au bout de la... à la fin de la troisième année de thèse, ce qui a largement prolongé mon parcours d'apprentie en sociologie [rires]. Et j'ai su repérer l'entrée par une longue période de préparation en fait du terrain. Donc j'ai beaucoup lu sur l'institution grecque, j'ai beaucoup mené des entretiens préparatifs, introductifs, et cetera. Et j'ai repéré la porte d'un service de psychiatrie qui était le plus ouvert aux civils, puisqu'il y avait des civils qui travaillaient en tant qu'attachés au service sanitaire. Alors pareil, comme les appelés je peux couper, je peux faire un découpage en période : il y avait une première période de curiosité des deux côtés, de ma part mais aussi de la part de mes collègues. Je les appelle collègues parce que j'étais stagiaire, j'avais des gens du même rang que moi si vous voulez, c'est à dire civils en plus,

avec des militaires apprentis également de plusieurs statuts et spécialités. Et puis je pense que plus le temps passait, le fait de me découvrir en tant que sociologue, de me dévoiler aussi face à eux et elles c'est devenu un peu compliqué. Donc j'ai fini par être dans un terrain que j'appelle "truqué" : on m'a posée dans un endroit où je ne devrais pas être, donc dans un service qui ne correspondait pas du tout à ma recherche et à la fin de mon expérience de terrain, cinq jours avant la clôture, c'est une responsable qui a traversé une porte qui était tout au long fermée, qui m'a repérée, qui m'a dit "et bien non, tu devrais être avec moi". Et c'est comme ça que j'ai eu accès à des données statistiques et des données vraiment riches de cette recherche.

Ce que je peux dire pour ce terrain, je me permets, avec un recul et une distance sociologique, scientifique, de l'appeler impraticable. C'était vraiment très difficile à pratiquer pour des raisons de violences auxquelles j'étais exposée moi-même, qui se passaient sous mes yeux envers les individus mais aussi l'exclusion que j'ai subie par plusieurs groupes de - qualifiés aujourd'hui - "collègues".

**PRESAGE** : Et du coup c'était... ça se passait comment ? Enfin je ne sais pas si on peut rentrer dans le détail mais un entretien c'était facile de dialoguer avec ces hommes ? Ou est-ce que c'était compliqué ?

**Angeliki Drongiti** : Alors, oui et non. Alors, je vais faire une catégorisation un peu simpliste. Alors pendant mon stage dans l'hôpital militaire psychiatrique, les entretiens avec les collègues, donc les stagiaires civils, les appelés qui faisaient leur service dans le service sanitaire, et cetera, ils étaient assez turbulents : donc soit coupés par d'autres collègues, soit empêchés, et cetera. J'ai trouvé ma place dans l'institution grâce à un échange avec un psychiatre militaire de très haut niveau, de très haut rang, qui m'a laissée en fait mener des entretiens individuels, parce qu'on faisait des entretiens collectifs. Et à partir de ce moment-là, j'ai su suivre les conseils partagés par Muriel Darmon [sourire] sur la différenciation entre l'entretien psychologique, psychiatrique qu'on mène dans un tel terrain, et l'entretien sociologique. Donc ça se passait, on se tutoyait rapidement, puisque c'est des gens qui avaient le même âge que moi plus ou moins, je distinguais carrément les questions que je posais, je laissais vraiment la place à la réponse, au silence, et cetera.

En ce qui concerne le..., puisque je menais en fait plusieurs entretiens avec plusieurs personnes et profils, avec les parents des appelés suicidés, c'était des moments très durs où j'étais emprise par leur deuil, par la souffrance, et par l'injustice qu'ils ont subie, parce que ils l'expriment en tant que tel : l'armée leur a enlevé un membre précieux de leur famille. Avec des antimilitaristes, on nageait dans les mêmes eaux, donc on cherchait les deux côtés à éclairer un peu le phénomène et à comprendre ce qu'il se passe.

Et avec les appelés, disons "simples", ça se passait bien. Donc j'ai eu la chance d'avoir accès à des informations sur la sexualité, sur leurs pratiques sexuelles, qui est vraiment un sujet, il s'agit d'un sujet très intime.

Et avec les appelés suicidaires, je pense qu'en multipliant les prises de contact on m'a vraiment confié, enfin ils m'ont parlé, ils m'ont confié, oui, leurs expériences, comment ça se déroulait pour eux, comment ils arrivaient à cet ... acte.

Et en m'écoutant je me dis que c'était un terrain pas forcément facile, parce que ça exigeait une gestion émotionnelle de ma part, surtout pour me préparer pour chaque profil, chaque séance, chaque enregistrement, mais je peux dire que c'était assez réussi à la fin, j'ai juste obtenu ma thèse, je suis contente [sourire].

**PRESAGE** : Super. Et du coup dans cet article vous mettez en lumière un paradoxe : c'est qu'en fait afin de devenir des "vrais hommes" - entre guillemets - des "dominants", vous en avez parlé au début de l'entretien. A l'issue de leur service militaire, les hommes ils doivent d'abord passer par des épreuves, qui vont les infantiliser, qui vont les dé-viriliser. Sur quoi est-ce que repose ce parcours ? et en quoi est-ce qu'il est généré ?

**Angeliki Drongiti** : Déjà cette socialisation paradoxale ne m'appartient pas à cent pour cent. Je l'ai empruntée, j'ai été inspirée par les travaux d'Anne-Marie Devreux qui explique en fait que les rapports sociaux de sexe fonctionnent de façon transversale dans les groupes mono-sexués. On peut en discuter plus largement, mais pour le terrain, pour mon terrain à moi, ma recherche à moi, j'ai vu que ça fonctionnait pas mal en fait cette analyse, ça expliquait vraiment ce qu'il se passe sous les coulisses, comment cette transversalité modifie et définit l'expérience dans un espace où il n'y a que des hommes. Il y a des hommes qui font l'entraînement, il y a trop peu de femmes dans l'armée de terre grecque, il y a des hommes parce qu'ils sont choisis selon un critère biologique qui est le sexe, et le deuxième critère biologique qui est la santé, donc on écarte les handicapés comme on écarte aussi les personnes - jusque dans les années 2000 - les personnes qu'on ne considère pas suffisamment "hommes", c'est à dire les homosexuels, les trans, ce que vous voulez comme choix qui s'écarte du prototype masculin.

Alors l'institution, le côté paradoxal, la paradoxalité en fait de cette socialisation, repose sur le fait que en entrant dans l'institution, du jour numéro 1, on fait comme j'ai dit tout à l'heure, on enlève tout distinctif de son appartenance civile ainsi que sa façon de se définir en tant qu'individu. Donc : plus de cheveux longs, plus de barbe, plus de comportement, plus de différenciation dans l'usage du corps, dans la façon de marcher, le rythme, et cetera, tout ça devient uniformisé petit à petit par l'entraînement, les exercices, et cetera. Et alors ce qui se passe c'est que ces individus là, ces groupes de jeunes, ils se mettent sous les ordres, sous la discipline, sous le contrôle des militaires de carrière qui prennent le rôle de dominant. Donc progressivement ces individus se trouvent dans une situation de perte de contrôle de soi, donc alors ils ont plutôt une place de dominé, où les dominants sont les militaires de carrière. Ce qui est paradoxal c'est que l'institution promet d'en fabriquer des "vrais hommes" c'est-à-dire des hommes virils comme c'est le stéréotype, le prototype des militaires : des hommes braves, forts, et cetera. Et alors par la ségrégation de ces populations, c'est à dire l'exclusion des femmes de cette expérience, par les expériences humiliantes, violentes, oui, plusieurs violences qui sont de toutes les sortes, alors on va apprendre à ces garçons, parce que l'institution les traite en tant que tels, qu'ils sont encore très jeunes pour gérer un rôle de la cour des grands. Et à la fin de cette expérience, le plus on s'approche de la date de sortie, le plus on devient "homme". Donc c'est une grille de masculinité qui s'y joue.

Et on a parlé tout à l'heure du contenu et des activités : ces activités sont largement disqualifiées. Anne-Marie Devreux, Paola Tabet, d'autres chercheuses féministes l'ont démontré en fait, qu'on fait une division du travail sexuée qui est assez classique, ça se passe également dans l'armée. Ce qu'on va faire c'est qu'on va confier à ces garçons des travaux qui sont beaucoup plus proches des travaux domestiques, des tâches domestiques, donc en général dans la société qui sont disqualifiés et pas considérés comme valorisés. Et on va leur demander jusqu'au bout de les exécuter comme des femmes.

Alors à la fin de cette expérience ce que je montre, ce que j'espère pouvoir montrer par ma recherche, à la fin de cette expérience ces garçons là ils deviennent des hommes, bien sûr,

parce que c'est ça que l'institution promet, mais aussi on va créer chez des ex-dominés, le désir d'en devenir des dominants dans la vie civile.

Je me permets juste encore un élément qui explique : pendant ma thèse en fait j'ai suivi ces individus et à leur sortie de l'armée on les voit prendre des rôles classiques comme concubinage, trouver un travail stable, soutenir sa famille, avoir des enfants, et cetera. Donc c'est un parcours en fait, c'est un tuyau, enfin un tunnel, plusieurs métaphores [sourire], dont à la fin on devient des dominants de la vie civile.

**Programme PRESAGE** : Super et bien merci beaucoup pour toutes ces explications très claires.

**Angeliki Drongiti** : Merci également pour l'invitation.

**Programme PRESAGE** : Genre et cetera, c'est le podcast du Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po.

La musique est signée Lune.

Un lien vers la transcription de cet épisode est disponible en description.

Et pour aller plus loin, vous retrouverez, aussi en description, des liens vers des références bibliographiques, comme l'article d'Angeliki Drongiti sur le service militaire en Grèce publié dans la revue Travail, Genre et Sociétés.

A bientôt !